

LE GROS LOT



Un temps où Godoi, favori de Charles IV, était tout puissant à la cour d'Espagne, le patrimoine des Torres Nobles de Fuencar, comptaient parmi les plus florissants de la monarchie espagnole. Les vicissitudes politiques, et autres contretemps commencèrent sa ruine, à laquelle la conduite du dernier marquis, un débauché qui fit beaucoup parler de lui dans le haut monde, porta le dernier coup. Approchant de la soixantaine le marquis de Torres Nobles prit la résolution de se retirer en son domaine de Fuencar, unique propriété qui ne fût pas grevée d'hypothèques. Là, il se consacra uniquement au soin de son corps non moins ruiné que sa fortune ; et comme Fuencar produisait assez pour le laisser jouir un peu d'une honnête aisance, il organisa son service de manière à ne manquer d'aucunes des commodités de la vie. Il eut un chapelain qui non seulement lui disait la messe le dimanches et les jours fériés, mais encore faisait sa partie de *brisca* et de *burro* (jeux qui, malgré leur naïveté, amusaient encore l'ex-conquérant) et lui lisait et commentait les journaux les plus réactionnaires. Il prit un majordome pour diriger les travaux agricoles ; un cocher, obèse et flegmatique, qui conduisait avec majesté les deux mules de son antique berline ; une femme de charge diligente et silencieuse, entre deux âges, ni jolie, ni repoussante ; un valet de chambre amené de Madrid, reste et relique de la mauvaise vie passée, converti à présent comme son maître, ponctuel et discret toujours ; et, enfin, une cuisinière, propre comme l'or, admirable à préparer les plats de cette ancienne cuisine nationale, qui satisfaisait l'estomac sans l'irriter et qui flattait le palais sans le pervertir. Avec des rouages aussi excellents, la maison du marquis fonctionnait comme une horloge bien réglée, et celui-ci se réjouissait chaque jour, d'avoir échappé au golfe orageux de Madrid, pour jeter l'ancre dans le port de Fuencar. La santé se rétablissait ; le sommeil, la digestion et d'autres fonctions indispensables au bien-être de cette pauvre tunique périssable qui sert de prison à l'esprit, se régularisaient ; en peu de temps, le marquis reprit de l'embonpoint sans s'épaissir, et bientôt disparut la féroce gastralgie qui rongeaits on estomac. Si le gentilhomme était heureux, ses serviteurs aussi avaient la vie douce : peu à faire, un travail méthodique et inva-

riable, un bon salaire et, de temps en temps, des surprises du généreux marquis.

Un certain mois de décembre, il fit plus froid que de coutume, et un épais manteau de neige couvrit Fuencar et ses environs. Fuyant la solitude de son cabinet, le châtelain pris d'un invincible besoin de socialité, descendit un soir à la cuisine. Il s'approcha du foyer, s'y chauffa les mains, poussa la condescendance jusqu'à rire des contes que le majordome et le berger relataient avec une drôlerie tout andalouse. Entre autres conversations plus ou moins rustiques qui le divertirent, il entendit ses gens projeter de s'associer pour prendre un dixième à la loterie de Noël.

Le jour suivant, de très bonne heure, le marquis dépêcha quelqu'un à la ville voisine ; vers le soir il entra à la cuisine brandissant des papiers ; puis, du ton le plus bienveillant, il annonça à ses domestiques qu'il avait accompli leur désir, en prenant, pour le prochain tirage, un billet sur lequel il leur donnait deux dixièmes, tandis qu'il gardait les huit autres pour tenter aussi la fortune. Pareille déclaration fut accueillie dans la cuisine par une explosion de joie, accompagnée des plus hyperboliques bénédictions. Seul, le berger, un vieux à cheveux blancs, affirmant que celui qui prenait des billets avec des *messieurs*, "*espartaba la suerte*," littéralement "effrayait la chance" ce qui froissa tellement le marquis qu'il ne lui donna pas même un réal de part.

Cette nuit-là, le châtelain de Fuencar ne dormit pas aussi profondément qu'il en avait l'habitude depuis qu'il avait retrouvé ce toit protecteur ; des craintes égoïstes de vieux célibataires l'obsédaient et le tenaient éveillé ; l'avidité avec laquelle ses serviteurs avaient parlé de l'argent

qu'ils pouvaient gagner n'était pas faite pour lui plaire.

"Ces gens-là, se disait-il, n'attendraient que d'avoir la bourse pleine pour me planter là ; et quels projets ils formaient !... Céladon, le cocher a parlé d'ouvrir un cabaret... pour être son meilleur client, sans doute ! La vieille Donâ Rita (c'était la femme de charge) rêve d'établir une maison de pension..., et Jacinthe, mon valet de chambre ! il n'a rien dit, mais il regardait cette Pepa, la cuisinière, qui, certes, ne manque pas de grâce... Je jurerais qu'il projette de l'épouser !... Bah !" Et, ce disant, le marquis fit un tour dans son lit et ramena les couvertures pour prévenir certain courant d'air. "Somme toute, ajouta-t-il, que m'importe ! Nous ne gagnerons rien, et mes gens devront attendre pour s'enrichir ce que je leur laisserai par héritage." Peu après, le brave homme ronflait.

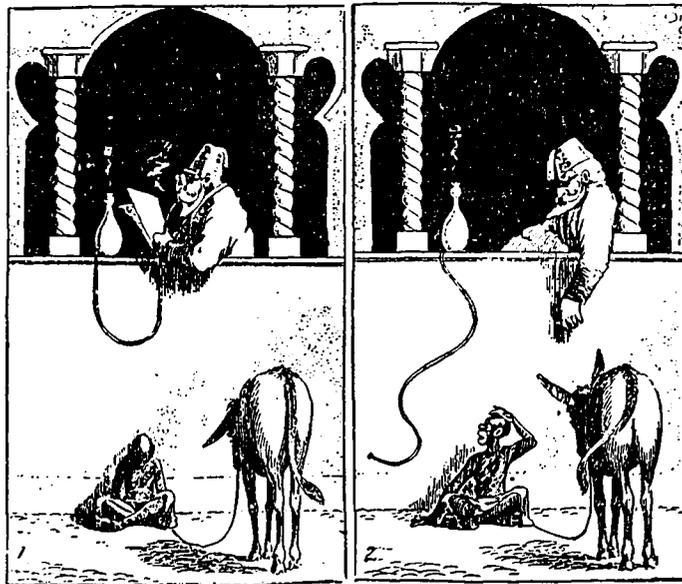
Deux jours plus tard, avait lieu le tirage de la loterie ; aussi Jacinthe, qui était un malin, s'arrangea-t-il pour être envoyé à la ville, chercher je ne sais quelle provision indispensable. La nuit tombait, il neigeait et, bien qu'il fût parti de bonne heure, le valet de chambre n'était pas encore de retour.

Les domestiques étaient réunis dans la cuisine comme toujours, quand ils entendirent enfin le galop d'un cheval, résonnant sourdement sur la neige molle ; et un homme, en qui ils reconnurent leur camarade Jacinthe, entra comme une bombe. Il était pâle, tremblant, et ce fut d'une voix étouffée qu'il prononça : "Le gros lot ! ! ! !"

En ce moment-là, le marquis assis dans son cabinet, les jambes abritées sous une épaisse couverture, fumait un havane, en écoutant son chapelain lui lire la politique dans le *Siglo futuro*.

LE PACHA, L'ESCLAVE ET SON ANE

(CONTE SANS PAROLES)



I

II

Tous deux interrompirent leur lecture, pour prêter l'oreille au bruit qui venait de la cuisine. Il leur sembla, de prime abord, que les domestiques se disputaient, mais au bout de quelques minutes, ils purent se convaincre que c'était non pas une querelle, mais des cris de joie, d'une joie si délirante que le marquis vexé, mais retenu par sa dignité, dépêcha son chapelain pour s'informer de la cause du bruit et imposer silence. L'envoyé fut promptement de retour et se laissant tomber sur un siège, s'écria hors d'haleine : "J'étouffe !" en arrachant son rabat et déchirant son gilet.

Le marquis vola à son secours, et pendant qu'il lui éventait la figure avec le *Siglo futuro*, il entendit cette phrase entrecoupée sortir ces lèvres du chapelain :

—Le gros... lot... Nous... avons gagné le..."

En dépit de ses infirmités, le gentilhomme bondit jusqu'à la cuisine et demeura stupéfait devant l'étrange scène qui frappait ses regards. Céladon et donâ Rita dansaient je ne sais quelle folle Cachucha, avec des sauts d'automates électrisés ; Jacinthe valsait avec une chaise,



III



IV



V



VI